

Jean Racine

# Bajazet

Bajazet

casden est une banque coopérative de banque populaire à capital variable. Elle est membre du groupe coopératif de banque populaire de France. Elle est membre de la Fédération Française des Banques Populaires (FFBP) et de la Fédération Française des Banques Coopératives (FFBC). Elle est membre de la Fédération Française des Banques Populaires (FFBP) et de la Fédération Française des Banques Coopératives (FFBC). Elle est membre de la Fédération Française des Banques Populaires (FFBP) et de la Fédération Française des Banques Coopératives (FFBC).

« **COMME NOUS,  
REJOIGNEZ LA CASDEN,  
LA BANQUE DE LA FONCTION  
PUBLIQUE !** »

*Jsalvella, Ophélie, Gills, Fatoumata, agents de la Fonction publique*



Jean Racine

Bajazet

# Personnages

**BAJAZET**, frère du sultan Amurat.

**ROXANE**, Sultane, favorite du sultan Amurat.

**ATALIDE**, fille du sang ottoman (C'est-à-dire (d'après le sens propre et spécial du mot *ottoman*) du sang de l'émir Othman ou Osman, qui fonda la puissance turque dans l'Asie Mineure, au commencement du quatorzième siècle, et de qui descend la dynastie turque. Voyez ci-après le vers 169).

**ACOMAT**, grand vizir.

**OSMIN**, confident du grand vizir.

**ZATIME**, esclave de la sultane.

**ZAÏRE**, esclave d'Atalide.

*La scène est à Constantinople, autrement dite  
Bysance, dans le Serrail du Grand Seigneur.*

# Acte I

## Scène première

Acomat, Osmin.

ACOMAT

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre.  
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux (Var. Et depuis  
quand, Seigneur, entre-t-on en ces lieux ? 1672-87),  
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?  
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,  
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.  
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.  
Que ton retour tardait à mon impatience !  
Et que d'un œil content je te vois dans Bysance (Racine a pensé  
qu'en vers il valait mieux nommer Constantinople de son ancien  
nom de *Byzance*. Dalibray, dans sa tragi-comédie de *Soliman*  
(1637), remplace également le nom de Constantinople par celui de  
*Bisance*, de même qu'il donne à la Turquie le nom de *Thrace*) !

Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris  
Un voyage si long pour moi seul entrepris.  
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère :  
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire  
Dépendent les destins de l'Empire ottoman.  
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan ?

OSMIN

Babylone, Seigneur, à son prince fidèle,  
Voyait sans s'étonner notre armée autour d'elle  
Les Persans rassemblés marchaient à son secours,

Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours.  
Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,  
Semblait vouloir laisser Babylone tranquille (Var. Il parlait de laisser  
Babylone tranquille. 1672),  
Et sans renouveler ses assauts impuissants.  
Résolu de combattre, attendait les Persans.  
Mais comme vous savez, malgré ma diligence,  
Un long chemin sépare et le camp et Bysance ;  
Mille obstacles divers m'ont même traversé,  
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

#### ACOMAT

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?  
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?  
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?  
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

#### OSMIN

Amurat est content, si nous le voulons croire,  
Et semblait se promettre une heureuse victoire.  
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :  
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.  
C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires,  
Il se rend accessible à tous les janissaires :  
Il se souvient toujours que son inimitié  
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,  
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle,  
Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle.  
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;  
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.  
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.  
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.  
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,  
Lorsque assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

#### ACOMAT

Quoi ? tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée  
Flatte encore leur valeur et vit dans leur pensée ?  
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,  
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir (Suivant Voltaire,  
dans sa *Lettre à l'Académie française*, écrite à l'occasion de la

traduction de Shakespeare, ces vers sont ceux que « le maréchal de Villars citait avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans. ») ?

#### OSMIN

Le succès du combat réglera leur conduite :  
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.  
Quoique à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,  
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :  
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.  
Mais enfin le succès dépend des destinées.  
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,  
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,  
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance  
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.  
Mais si dans le combat le destin plus puissant (*Var.* Mais si dans ce  
combat le destin plus puissant. 1672 et 76)  
Marque de quelque affront son empire naissant,  
S'il fuit, ne doutez point que fiers de sa disgrâce (*C'est-à-dire*  
« enhardis par sa disgrâce. » *Fiers* a le sens du latin *ferociosus*.  
*Voyez le Lexique*),  
À la haine bientôt ils ne joignent l'audace,  
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat  
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.  
Cependant, s'il en faut croire la renommée,  
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée  
Un esclave chargé de quelque ordre secret.  
Tout le camp interdit tremblait pour Bajazet :  
On craignait qu'Amurat par un ordre sévère  
N'envoyât demander la tête de son frère.

#### ACOMAT

Tel était son dessein. Cet esclave est venu :  
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

#### OSMIN

Quoi, Seigneur ? le Sultan reverra son visage,  
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

#### ACOMAT

Cet esclave n'est plus. Un ordre cher Osmin,  
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.



OSMIN

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence,  
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.  
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT

Peut-être avant ce temps

Je saurai l'occuper de soins plus importants.  
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;  
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.  
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,  
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats :  
Il commande l'armée ; et moi, dans une ville,  
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.  
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un vizir !  
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :  
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles,  
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN

Quoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ACOMAT

J'espère qu'aujourd'hui

Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN

Quoi ? Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie  
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie  
Dépeuplent leurs États et remplissent sa cour ?  
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour.  
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,  
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de Sultane.

ACOMAT

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu  
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.  
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :  
Le frère rarement laisse jouir ses frères  
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang

Qui les a de trop près approchés de son rang (Dans *le Grand Solyman*, où les sultans sont appelés *rois de Thrace*, Mairet aussi a dit (acte I, scène I), mais non avec le style de Racine : ... La loi d'État veut que les rois de Thrace Commencent de régner par la fin de leur race, Et que pour s'établir, les barbares qu'ils sont Perdent également tous les frères qu'ils ont).

L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,  
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.

Indigne également de vivre et de mourir,

On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir (Lorsque Boileau disait que son ami avait encore plus que lui le génie satirique, il citait pour preuves ces quatre vers si admirables. *L. Racine*, dans ses *Remarques sur Bajazet*).

L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,

Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.

Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps

La molle oisiveté des enfants des sultans.

Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,

Et même en fit sous moi la noble expérience.

Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,

Emportant après lui tous les cœurs des soldats,

Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire

Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.

Mais malgré ses soupçons, le cruel Amurat,

Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,

N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance,

Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.

Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé

Laissa dans le Serrail Bajazet enfermé.

Il partit, et voulut que fidèle à sa haine,

Et des jours de son frère arbitre souveraine,

Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,

Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.

Pour moi, demeuré seul, une juste colère

Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.

J'entretins la Sultane, et cachant mon dessein,

Lui montrai d'Amurat le retour incertain,

Les murmures du camp, la fortune des armes.

Je plaignis Bajazet ; je lui vantai ses charmes,

Qui par un soin jaloux dans l'ombre retenus,

Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.

Que te dirai-je enfin ? la Sultane éperdue  
N'eut plus d'autres désirs que celui de sa vue.

OSMIN

Mais pouvaient-ils tromper tant de jaloux regards  
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts !

ACOMAT

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle  
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.  
La Sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,  
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.  
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent ;  
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent ;  
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir (*Var.* Et l'espoir achevant  
d'ébranler leur devoir. 1672),  
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.  
Roxane vit le prince. Elle ne put lui taire  
L'ordre dont elle seule était dépositaire.  
Bajazet est aimable. Il vit que son salut  
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.  
Tout conspirait pour lui. Ses soins, sa complaisance,  
Ce secret découvert, et cette intelligence,  
Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait celer,  
L'embarras irritant de ne s'oser parler,  
Même témérité, périls, craintes communes,  
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.  
Ceux mêmes dont les yeux les devaient éclairer (*Éclairer* est ici dans  
le sens de *surveiller*. Voyez le *Lexique*),  
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN

Quoi ? Roxane d'abord leur découvrant son âme,  
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT

Ils l'ignorent encore ; et jusques à ce jour,  
Atalide a prêté son nom à cet amour.  
Du père d'Amurat Atalide est la nièce (*Var.* Du père d'Amurat  
Atalide la nièce, Qui même avec ses fils partagea sa tendresse, Et  
fut dans ce palais élevée avec eux. 1672) ;

Et même avec ses fils partageant sa tendresse,  
Elle a vu son enfance élevée avec eux.  
Du prince en apparence elle reçoit les vœux ;  
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,  
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.  
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,  
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN

Quoi ? vous l'aimez, Seigneur ?

ACOMAT

Voudrais-tu qu'à mon âge

Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?  
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans  
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents ?  
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :  
J'aime en elle le sang dont elle est descendue (Une première idée  
de quelques traits de ce caractère d'Acomat a pu, ce semble, être  
suggérée par ces vers du *Thémistocle* de du Ryer (1648), on le  
satrape Artabaze parle ainsi de l'amour à son confident : Je laisse  
aux esprits bas, je laisse aux faibles âmes À languir dans ses fers, à  
brûler dans ses flammes. Pour moi, je ne me sers de cette passion  
Qu'autant qu'elle est utile à mon ambition. *Thémistocle*, acte II,  
scène V).

Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,  
Me va contre lui-même assurer un appui.  
Un Vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage.  
À peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.  
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,  
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.  
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse ;  
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.  
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,  
Méconnaîtra peut-être un inutile ami.  
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,  
S'il ose quelque jour me demander ma tête...  
Je ne m'explique point, Osmin. Mais je prétends  
Que du moins il faudra la demander longtemps.  
Je sais rendre aux Sultans de fidèles services ;  
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,

Et ne me pique point du scrupule insensé  
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé (L'imitation de ces vers  
est évidente dans le passage suivant du *Brutus* de Voltaire (acte  
I, scène IV), où Messala, s'adressant à Arons, ambassadeur de  
Porsenna, parlé ainsi des Romains prêts à seconder l'entreprise de  
Tarquin : Tout leur sang est à vous ; mais ne prétendez pas Qu'en  
aveugles sujets ils servent des ingrats. Ils ne se piquent point du  
devoir fanatique De servir de victime au pouvoir despotique, Ni  
du zèle insensé de courir au trépas Pour venger un tyran qui ne les  
connaît pas).

Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,  
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.  
Invisible d'abord elle entendait ma voix,  
Et craignait du Serrail les rigoureuses lois.  
Mais enfin bannissant cette importune crainte,  
Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,  
Elle-même a choisi cet endroit écarté,  
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.  
Par un chemin obscur une esclave me guide,  
Et... Mais on vient. C'est elle et sa chère Atalide.  
Demeure ; et s'il le faut, sois prêt à confirmer  
Le récit important dont je vais l'informer.

## Scène II

Roxane, Atalide, Zatime, Zaire, Acomat, Osmin.

ACOMAT

La vérité s'accorde avec la renommée,  
Madame. Osmin a vu le Sultan et l'armée.  
Le superbe Amurat est toujours inquiet ;  
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :  
D'une commune voix ils l'appellent au trône.  
Cependant les Persans marchaient vers Babylone,  
Et bientôt les deux camps aux pieds de son rempart (*Var.* Et bientôt  
les deux camps au pied de son rempart. (1672 et 76) – M. Aimé-  
Martin a gardé cette première leçon)  
Devaient de la bataille éprouver le hasard.  
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;  
Et même, si d'Osmin je compte les journées,  
Le ciel en a déjà réglé l'évènement,  
Et le Sultan triomphe ou fuit en ce moment.  
Déclarons-nous, Madame, et rompons le silence.  
Fermons-lui dès ce jour les portes de Bysance ;  
Et sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,  
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.  
S'il fuit, que craignez-vous ? S'il triomphe, au contraire,  
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire (*Var.* Le conseil le plus  
prompt est le plus nécessaire. 1672).  
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir  
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.  
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes  
Gagner de notre loi les sacrés interprètes (Le mufti et les ulémas) :  
Je sais combien crédule en sa dévotion  
Le peuple suit le frein de la religion.  
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :  
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière.  
Déployez en son nom cet étendard fatal (L'étendard de Mahomet,  
connu sous les noms d'*OEucab* et de *Sandjak-Scheryf*. Tavernier,  
dans sa *Nouvelle relation de l'intérieur du Serrail*, le nomme aussi  
*le Bajarac*. « Il a, dit-il, ces mots pour devise : *Nasrum min Allah*,  
et en notre langue : « L'aide est de Dieu. » Cet étendard était ci-  
devant en une si grande vénération parmi les Turcs, que lorsqu'il

arrivait quelque sédition..., il n'y avait point de plus sûr et de plus prompt remède pour l'apaiser, que de l'exposer à la vue des rebelles. » Il devait ici les exciter),  
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.  
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,  
Savent que sa vertu le rend seule coupable.  
D'ailleurs un bruit confus, par mes soins confirmé,  
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé  
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Bysance  
Transporter désormais son trône et sa présence.  
Déclarons le péril dont son frère est pressé ;  
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.  
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,  
Et fasse voir ce front digne du diadème.

### ROXANE

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.  
Allez, brave Acomat, assembler vos amis.  
De tous leurs sentiments venez me rendre compte ;  
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte ()Les deux rimes  
sont écrites, dans les diverses éditions publiées du vivant de  
Racine : *conte et pronte*.  
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,  
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.  
Allez, et revenez.

## Scène III

Roxane, Atalide, Zatime, Zaire.

ROXANE

Enfin, belle Atalide,  
Il faut de nos destins que Bajazet décide.  
Pour la dernière fois je le vais consulter.  
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE

Est-il temps d'en douter,  
Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.  
Vous avez du Vizir entendu le langage.  
Bajazet vous est cher. Savez-vous si demain  
Sa liberté, ses jours seront en votre main ?  
Peut-être en ce moment Amurat en furie  
S'approche pour trancher une si belle vie.  
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE

Quoi, Madame ? les soins qu'il a pris pour vous plaire,  
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,  
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,  
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?  
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE

Hélas ! pour mon repos que ne le puis-je croire ?  
Pourquoi faut-il au moins que pour me consoler  
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?  
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,  
Du trouble de son cœur jouissant par avance,  
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi (*Var.* Pour l'entendre à mes  
yeux m'assurer de sa foi Je l'ai fait en secret amener devant moi  
(1672)),  
Et l'ai fait en secret amener devant moi.



Peut-être trop d'amour me rend trop difficile ;  
Mais sans vous fatiguer d'un récit inutile,  
Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur (*Var.* Mes yeux ne  
trouvaient point ce trouble, cette ardeur Que leur avait promise un  
discours trop flatteur. 1672)  
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur.  
Enfin si je lui donne et la vie et l'Empire,  
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE

Quoi donc ? à son amour qu'allez-vous proposer

ROXANE

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE

Vous épouser ! Ô ciel ! que prétendez-vous faire ?

ROXANE

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire :  
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi  
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.  
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,  
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse ;  
Mais toujours inquiète avec tous ses appas,  
Esclave elle reçoit son maître dans ses bras ;  
Et sans sortir du joug où leur loi la condamne (*Dans les deux  
premières éditions (1672 et 1676), l'orthographe de ce mot, ici et  
au vers 945, est : condane ; au vers 387, elles ont : condannai ;  
et aux vers 1070, 1643, 1726 : condannée, condanné, au lieu de :  
condannai, condannée, condanné,*  
Il faut qu'un fils naissant la déclare Sultane.  
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,  
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.  
J'en reçus la puissance aussi bien que le titre,  
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.  
Mais ce même Amurat ne me promit jamais  
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits ;  
Et moi, qui n'aspirais qu'à cette seule gloire,  
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.  
Toutefois que sert-il de me justifier ?

Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.  
 Malgré tous ses malheurs plus heureux que son frère,  
 Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire.  
 Femmes, gardes, Vizir, pour lui j'ai tout séduit ;  
 En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.  
 Grâce à mon amour, je me suis bien servie  
 Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.  
 Bajazet touche presque au trône des sultans :  
 Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'est où je l'attends.  
 Malgré tout mon amour, si dans cette journée (*Var.* Quel que soit  
 mon amour, si dans cette journée. 1672)  
 Il ne m'attache à lui par un juste hyménée (*Juste* est pris au sens latin  
 de *justus* « légitime. » C'est ainsi qu'on disait : *justu uxor*),  
 S'il ose m'alléguer une odieuse loi ;  
 Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi :  
 Dès le même moment, sans songer si je l'aime,  
 Sans consulter enfin si je me perds moi-même,  
 J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer  
 Dans l'état malheureux d'où l'ai su tirer.  
 Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.  
 Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.  
 Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui  
 Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui :  
 Je veux que devant moi sa bouche et son visage  
 Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage ;  
 Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,  
 Sans être préparé se présente à mes yeux.  
 Adieu : vous saurez tout après cette entrevue.

## Scène IV

Atalide, Zaire.

ATALIDE

Zaire, c'en est fait, Atalide est perdue.

ZAÏRE

Vous !

ATALIDE

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.  
Mon unique espérance est dans mon désespoir (C'est une imitation  
du vers de Virgile : *Una salus victis nullam sperare salutem* :  
« L'unique salut des vaincus est de ne point espérer de salut. »  
*Énéide*, livre II, vers 354. – Corneille avait aussi traduit ce vers de  
Virgile : Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir. *Le Cid*,  
acte I, scène II, vers 135).

ZAÏRE

Mais, Madame, pourquoi ?

ATALIDE

Si tu venais d'entendre  
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,  
Quelles conditions elle veut imposer !  
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.  
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ?  
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même ?

ZAÏRE

Je conçois ce malheur ; mais à ne point mentir,  
Votre amour dès longtemps a dû le pressentir.

ATALIDE

Ah ! Zaire, l'amour a-t-il tant de prudence ?  
Tout semblait avec nous être d'intelligence :  
Roxane, se livrant toute entière (*Toute entière* est l'orthographe de  
toutes les anciennes éditions) à ma foi,  
Du cœur de Bajazet se reposait sur moi,

M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche,  
Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche ;  
Et je croyais toucher au bienheureux moment  
Où j'allais par ses mains couronner mon amant.  
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.  
Et que fallait-il donc, Zaïre, que je fisse ?  
À l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,  
Et perdre mon amant pour la désabuser ?  
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,  
J'aimais, et je pouvais m'assurer d'être aimée.  
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,  
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.  
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,  
J'appris à distinguer Bajazet de son frère ;  
Elle-même avec joie unit nos volontés.  
Et quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,  
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire,  
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.  
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,  
À ses desseins secrets voulut m'associer,  
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable :  
Elle courut lui tendre une main favorable.  
Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,  
Lui rendit des respects : pouvait-il faire moins ?  
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !  
De ses moindres respects Roxane satisfaite  
Nous engagea tous deux par sa facilité  
À la laisser jouir de sa crédulité.  
Zaïre, il faut pourtant avouer ma faiblesse :  
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.  
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,  
Opposait un empire à mes faibles attraits ;  
Mille soins la rendaient présente à sa mémoire ;  
Elle l'entretenait de sa prochaine gloire.  
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tous discours,  
N'avait que des soupirs, qu'il répétait toujours.  
Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.  
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes.  
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui  
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.

Hélas ! tout est fini. Roxane méprisée  
 Bientôt de son erreur sera désabusée.  
 Car enfin Bajazet ne sait point se cacher :  
 Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher.  
 Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,  
 Je donne à ses discours un sens plus favorable.  
 Bajazet va se perdre. Ah ! si, comme autrefois,  
 Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !  
 Au moins si j'avais pu préparer son visage !  
 Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage (*Var.* Mais, Zaïre, je puis  
 attendre son passage. 1672) :  
 D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.  
 Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.  
 Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.  
 Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure :  
 Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.  
 Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?  
 Peut-être Bajazet, secondant ton envie,  
 Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

#### ZAÏRE

Ah ! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?  
 Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?  
 Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.  
 Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore.  
 N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.  
 La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,  
 Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale (L'erreur où la destinée  
 l'entraîne. *Fatale* est employé ici dans le sens de son étymologie.  
 Comparez plus haut, vers 239 ; et plus bas, vers 421),  
 Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.  
 Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,  
 Et de leur entrevue attendre le succès.

#### ATALIDE

Eh bien ! Zaïre, allons. Et toi, si ta justice  
 De deux jeunes amants veut punir l'artifice,  
 Ô ciel, si notre amour est condamné de toi,  
 Je suis la plus coupable : épaise tout sur moi.

# Acte II

## Scène première

Bajazet, Roxane.

ROXANE

Prince, l'heure fatale est enfin arrivée  
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.  
Rien ne me retient plus, et je puis dès ce jour  
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.  
Non que vous assurant d'un triomphe facile,  
Je mette entre vos mains un empire tranquille ;  
Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis :  
J'arme votre valeur contre vos ennemis ;  
J'écarte de vos jours un péril manifeste ;  
Votre vertu, Seigneur, achèvera le reste.  
Osmin a vu l'armée ; elle penche pour vous ;  
Les chefs de notre loi conspirent avec nous ;  
Le vizir Acomat vous répond de Bysance ;  
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance  
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets (Ricaut, dans son *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman* (p. 64), parle ainsi des muets : « Il y a outre les pages, une autre espèce de serviteurs domestiques à la cour des princes ottomans, que l'on nomme *Bizehami* ou *muets*, et qui sont naturellement sourds et par conséquent muets. » Les *muets* étaient les exécuteurs ordinaires des arrêts de mort dans le Serrail. Gabriel Bounyn, dans sa tragédie de *la Soltane*, a introduit des *muets* par lesquels le *Soltan* (Soliman) fait étrangler son fils Mustapha),  
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,  
Et dont à ma faveur les âmes asservies  
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.  
Commencez maintenant. C'est à vous de courir  
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.  
Vous n'entreprenez point une injuste carrière ;  
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière :

L'exemple en est commun ; et parmi les Sultans,  
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout temps (M. Aimé-Martin a  
mis le pluriel : « de tous temps. »).  
Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre  
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.  
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,  
Que quand je vous servais, je servais mon époux (*Var.* Que quand je  
vous servais, j'ai servi mon époux. 1672) ;  
Et par le nœud sacré d'un heureux hyménée  
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET

Ah ! que proposez-vous, Madame ?

ROXANE

Eh quoi, Seigneur ?

Quel obstacle secret trouble notre bonheur ?

BAJAZET

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...  
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

ROXANE

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,  
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,  
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,  
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,  
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux  
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux (À propos des noces  
de Soliman I<sup>er</sup> et de Roxelane, du Verdier s'exprime ainsi : « Ces  
noces se firent avec un étonnement général ; car la coutume des  
Ottomans était de n'avoir que des concubines et ne point épouser  
des femmes, pour éviter l'ignominie que Tamerlan fit souffrir à  
la femme de Bajazet. » (*Abrégé de l'Histoire des Turcs*, tome II,  
p. 575) Le Bajazet dont il est question ici est Bajazet (*Ilderim* ou  
*Gulderum*, c'est-à-dire *Foudre*) I<sup>er</sup> du nom, cinquième empereur  
des Turcs, vaincu et fait prisonnier par Tamerlan en 1402. Baudier,  
dans son *Histoire générale du Serrail*, p. 51, dit aussi : « La loi  
qui fut établie dans le conseil du prince, ordonnant que les Sultans  
n'épouseraient point de femmes, prit naissance du règne de Bajazet  
I<sup>er</sup>, lequel ayant épousé une femme de la maison des Paléologues,  
empereurs de Constantinople, la vit par le désastre de la guerre  
captive avec soi entre les mains de Tamerlanes, empereur des

Tartares, et traitée avec tant de mépris, qu'un jour ce Scythe les faisant manger tous deux à sa table, commanda à cette princesse de se lever et aller au buffet prendre sa coupe pour lui verser à boire. » – Desmares, dans sa tragi-comédie de *Roxelane* (acte I, scène II), avait, avant Racine, rappelé cette tradition historique sur Bajazet I<sup>er</sup> : Ce prince malheureux, que la scythique rage Força de terminer ses jours en une cage, Apprenant qu'on avait indignement traité Du sang paléologue une illustre beauté, Compagne de son lit comme de son empire, Ressentit de ses maux le dernier et le pire ; Et pour ressouvenir de son ressentiment, Aux rois ses successeurs laissa pour testament D'ôter de leur État la qualité de reine, Pour ne jamais souffrir une pareille peine).

Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires ;  
Et sans vous rapporter des exemples vulgaires,  
Solyman (Soliman I<sup>er</sup> (*le Magnifique*), qui régna si glorieusement de  
1520 à 1566) (vous savez qu'entre tous vos aïeux,  
Dont l'univers a craint le bras victorieux,  
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),  
Ce Solyman jeta les yeux sur Roxelane.  
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier  
À son trône, à son lit daigna l'associer,  
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice  
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice.

#### BAJAZET

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,  
Ce qu'était Solyman, et le peu que je suis.  
Solyman jouissait d'une pleine puissance :  
L'Égypte ramenée à son obéissance,  
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,  
De tous ses défenseurs devenu le cercueil,  
Du Danube asservi les rives désolées,  
De l'Empire persan les bornes reculées,  
Dans leurs climats brûlants les Africains domptés (Dans les  
anciennes éditions : *dontés (dontez)*),  
Faisaient taire les lois devant ses volontés.  
Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée.  
Mes malheurs font encore toute ma renommée.  
Infortuné, proscrit, incertain de régner,  
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?  
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?  
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères ?



Songez, sans me flatter du sort de Solyman,  
 Au meurtre tout récent du malheureux Osman (Osman II, étranglé par  
 les janissaires en 1622).  
 Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,  
 Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,  
 Se crurent à sa perte assez autorisés  
 Par le fatal hymen que vous me proposez (Osman avait donné les  
 droits de légitime épouse à la sultane Chaszeki, Russe de basse  
 origine, qui avait eu l'art de se faire affranchir de l'esclavage,  
 comme autrefois sa compatriote Roxelane. Après la mort d'un  
 fils qu'elle avait donné à Osman, celui-ci se choisit à la fois  
 trois épouses parmi les filles libres de ses sujets. Au mépris  
 des maximes fondamentales de l'Empire, il voulut avoir quatre  
 femmes légitimes. Voyez l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par de  
 Hammer, traduite par M. Dochez, tome II, p. 371 et 372).  
 Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage,  
 Peut-être avec le temps j'oserai davantage.  
 Ne précipitons rien, et daignez commencer  
 À me mettre en état de vous récompenser.

#### ROXANE

Je vous entends, Seigneur : je vois mon imprudence ;  
 Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.  
 Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger  
 Où mon amour trop prompt vous allait engager.  
 Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites,  
 Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites.  
 Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,  
 Les périls plus certains où vous vous exposez ?  
 Songez-vous que sans moi tout vous devient contraire ?  
 Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire ?  
 Songez-vous que je tiens les portes du Palais,  
 Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais,  
 Que j'ai sur votre vie un empire suprême,  
 Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?  
 Et sans ce même amour, qu'offensent vos refus,  
 Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus (Var. Songez-vous  
 dès longtemps que vous ne seriez plus ? 1672) ?

#### BAJAZET

Oui, je tiens tout de vous ; et j'avais lieu de croire  
 Que c'était pour vous-même une assez grande gloire,

En voyant devant moi tout l'Empire à genoux,  
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.  
Je ne m'en défends point, ma bouche le confesse (Énée parle à  
peu près de la même manière dans le IV<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*,  
vers 333-335 : ... *Ego te quæ plurima fando Enumerare vales,*  
*nunquam, Regina, negabo Promeritam...*),  
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.  
Je vous dois tout mon sang : ma vie est votre bien ;  
Mais enfin voulez-vous...

## ROXANE

Non, je ne veux plus rien.

Ne m'importune plus de tes raisons forcées.  
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.  
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir.  
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.  
Car enfin qui m'arrête ? et quelle autre assurance  
Demanderais-je encore de son indifférence (C'est le même  
mouvement que dans ces vers du IV<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* (vers 368 et  
suivants) : *Nam quid dissimulo ? aut quæ me ad majora reservo ?*  
*Num fletu ingemuit nostro ?...*) ?  
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?  
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?  
Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,  
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce,  
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,  
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.  
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère :  
Il m'aime, tu le sais ; et malgré sa colère,  
Dans ton perfide sang je puis tout expier,  
Et ta mort suffira pour me justifier.  
N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même.  
Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime (Dans son commentaire  
sur la *Médée* de Corneille, Voltaire rapproche de ce vers les  
paroles que Médée adresse à Jason (acte III, scène III, vers 911) :  
Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté).  
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.  
Le chemin est encore ouvert au repentir.  
Ne désespérez point une amante en furie (*Notumque furens quid*  
*femina possit*. Virgile, *Énéide*, livre V, vers 6).  
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

## BAJAZET

Vous pouvez me l'ôter : elle est entre vos mains.  
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,  
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce,  
Vous rendra dans son cœur votre première place.

## ROXANE

Dans son cœur ? Ah (« Quand la célèbre Clairon prononçait ce vers, son accent..., son geste, ses yeux, toute son action dans cette seule exclamation *Ah* ! exprimaient le couplet tout entier, au point qu'avec un peu d'intelligence on aurait deviné tout ce qu'elle allait dire. » *Commentaire de la Harpe*) ! crois-tu, quand il le voudrait bien,

Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,  
D'une si douce erreur si longtemps possédée,  
Je puisse désormais souffrir une autre idée,  
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi ?  
Je te donne, cruel, des armes contre moi (Dans les deux premières éditions (1672 et 1676), il y a un point au lieu d'une virgule, à la fin de ce vers),

Sans doute, et je devais retenir ma faiblesse :

Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,  
J'affectais à tes yeux une fausse fierté (Voltaire a imité ce passage dans *Zaïre*, acte IV, scène II. C'est Orosmane qui parle ainsi :  
Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir, J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir... Qui ? moi ? Que sur mon trône une autre fût placée ? Non, je n'en eus jamais la fatale pensée. Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits Ces dédain affectés et si bien démentis).

De toi dépend ma joie et ma félicité.  
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.  
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie !  
Tu soupires enfin, et sembles te troubler.  
Achève, parle.

## BAJAZET

Ô ciel ! que ne puis-je parler ?

## ROXANE

Quoi donc ? Que dites-vous ? et que viens-je d'entendre ?  
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !  
Quoi ? de vos sentiments je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.  
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;  
Ou bien, me voilà prêt : prenez votre victime.

ROXANE

Ah ! c'en est trop enfin : tu seras satisfait.  
Holà ! gardes, qu'on vienne.

## Scène II

Roxane, Acomat, Bajazet.

ROXANE

Acomat, c'en est fait.

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.  
Du sultan Amurat je reconnais l'Empire.  
Sortez. Que le Serrail soit désormais fermé,  
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

## Scène III

Bajazet, Acomat.

ACOMAT

Seigneur, qu'ai-je entendu ? Quelle surprise extrême !  
Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?  
D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuser ?  
Ô ciel !

BAJAZET

Il ne faut point ici vous abuser.

Roxane est offensée et court à la vengeance.  
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.  
Vizir, songez à vous, je vous en avertis ;  
Et sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT

Quoi ?

BAJAZET

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.  
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette ;  
Et j'espérais un jour vous mieux récompenser.  
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible ?  
Tantôt dans le Serrail j'ai laissé tout paisible.  
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien ?

BAJAZET

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT

Eh bien ?

L'usage des sultans à ses vœux est contraire ;  
Mais cet usage enfin, est-ce une loi sévère,  
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer ?  
La plus sainte des lois, ah ! c'est de vous sauver,  
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste,  
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste !

BAJAZET

Ce reste malheureux serait trop acheté,  
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT

Et pourquoi vous en faire une image si noire ?  
L'hymen de Solyman ternit-il sa mémoire ?  
Cependant Solyman n'était point menacé (Il y a *menassé* dans les  
anciennes éditions, où c'est l'orthographe ordinaire de ce verbe,  
aussi bien que du substantif *menace* (*menasse*), non pas seulement  
à la rime, mais partout)  
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

BAJAZET

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie  
Qui d'un servile hymen feraient l'ignominie.  
Solyman n'avait point ce prétexte odieux.  
Son esclave trouva grâce devant ses yeux ;  
Et sans subir le joug d'un hymen nécessaire,  
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET

Acomat, c'est assez :

Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.  
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces ;  
J'osai tout jeune encore la chercher sur vos traces ;  
Et l'indigne prison où je suis renfermé  
À la voir de plus près m'a même accoutumé.  
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.  
Elle finit le cours d'une vie agitée.  
Hélas ! si je la quitte avec quelque regret  
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet  
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées  
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous,  
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.

Tout ce qui reste ici de braves janissaires,  
De la religion les saints dépositaires,  
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés (*Plus respectés* est ici  
pour *le plus respectés*. Voyez plus bas, vers 873)  
Par leur exemple seul règlent ses volontés,  
Sont prêts de vous conduire à la Porte sacrée  
D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée.

BAJAZET

Eh bien ! brave Acomat, si je leur suis si cher,  
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.  
Du Serrail, s'il le faut, venez forcer la porte :  
Entrez, accompagné de leur vaillante escorte.  
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,  
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.  
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,  
Par un beau désespoir me secourir moi-même (Racine doit cette  
expression à Corneille, qui avait dit avant lui : Ou qu'un beau  
désespoir alors le secourût. *Horace*, acte III, scène vi, vers 1022),  
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,  
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT

Eh ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,  
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?  
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,  
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?  
Promettez : affranchi du péril qui vous presse,  
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET

Moi !

ACOMAT

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans  
Ne doit point en esclave obéir aux serments.  
Consultez ces héros que le droit de la guerre  
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :  
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,  
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;  
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée



Que sur la foi promise et rarement gardée (« Il y a de ces gens-  
là (*des ulémas*) qui soutiennent que le Grand Seigneur peut se  
dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand pour  
les accomplir il faut donner des bornes à son autorité. » (Ricaud,  
*Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman*, p. 9) On lit  
aussi dans la même histoire, p. 177 : « Il ne s'était jamais vu  
que l'infidélité et la trahison fussent autorisées par un acte  
authentique, et que le parjure fût un acte de religion, jusqu'à ce que  
les docteurs de la loi de Mahomet, à l'imitation de leur prophète,  
eussent enseigné cette doctrine à leurs disciples, et la leur eussent  
recommandée. »).

Je m'emporte, Seigneur (Nous avons suivi la ponctuation des éditions  
de 1672-1687. Celle de 1697 n'a qu'un point après *Seigneur*)...

BAJAZET

Oui, je sais, Acomat,

Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État ;  
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,  
Ne la rachetaient point par une perfidie.

ACOMAT

Ô courage inflexible ! Ô trop constante foi (Var. Ô courage ! ô  
vertus ! ô trop constante foi ! 1672),  
Que même en périssant j'admire malgré moi !  
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide  
Perde... ? Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

## Scène IV

Bajazet, Atalide, Acomat.

ACOMAT

Ah ! Madame, venez avec moi vous unir.  
Il se perd.

ATALIDE

C'est de quoi je viens l'entretenir.  
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,  
Veut que de ce palais la porte soit fermée.  
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :  
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

## Scène V

Bajazet, Atalide.

BAJAZET

Eh bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.  
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse.  
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups :  
Il fallait ou mourir, ou n'être plus à vous.  
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?  
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.  
Je vous l'avais prédit ; mais vous l'avez voulu (Racine dans *Phèdre*,  
acte III, scène III, s'est souvenu de ce passage : ..... Je te l'ai  
prédit, mais tu n'as pas voulu..... Je mourais ce matin digne  
d'être pleurée ; J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée).  
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.  
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,  
Daignez de la Sultane éviter la présence.  
Vos pleurs vous trahiraient : cachez-les à ses yeux,  
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée  
Ont assez disputé contre la destinée.  
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.  
Il faut vous rendre : il faut me quitter, et régner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE

Je le veux. Je me suis consultée.

De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,  
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi  
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi ;  
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse  
Je me représentais l'image douloureuse,  
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)  
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.  
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée

Dans toute son horreur ne s'était pas montrée ;  
Je ne vous voyais pas, ainsi que je vous vois,  
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.  
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance  
Vous allez de la mort affronter la présence ;  
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs  
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.  
Mais, hélas ! épargnez une âme plus timide :  
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide ;  
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs  
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs.

#### BAJAZET

Et que deviendrez-vous, si dès cette journée  
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

#### ATALIDE

Ne vous informez point ce que je deviendrai.  
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai.  
Que sais-je ? À ma douleur je chercherai des charmes (Corneille a  
employé le mot *charmes* au même sens : Et contre ma douleur  
j'aurais senti des charmes, Quand une main si chère eût essuyé mes  
larmes. *Le Cid*, acte III, scène IV, vers 921 et 922).  
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,  
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu,  
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

#### BAJAZET

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.  
Plus vous me commandez de vous être infidèle,  
Madame, plus je vois combien vous méritez  
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.  
Quoi ? cet amour si tendre, et né dans notre enfance,  
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,  
Vos larmes que ma main pouvait seule arrêter,  
Mes serments redoublés de ne vous point quitter,  
Tout cela finirait par une perfidie ?  
J'épouserai, et qui (s'il faut que je le dise) ?  
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,  
Qui présente à mes yeux les supplices tout prêts (Dans les éditions  
de 1807, de 1808 et dans celle de M. Aimé-Martin on lit : Qui

présente à mes yeux des supplices tout prêts ; et le vers, tel que nous le trouvons dans toutes les anciennes éditions, est donné par M. Aimé-Martin comme une variante),  
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible ;  
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,  
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,  
Veut me sacrifier jusques à son amour.  
Ah ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée,  
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET

Parlez. Si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE

La Sultane vous aime ; et malgré sa colère,  
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,  
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir  
Qu'un jour...

BAJAZET

Je vous entends : je n'y puis consentir.  
Ne vous figurez point que dans cette journée,  
D'un lâche désespoir ma vertu consternée  
Craigne les soins d'un trône où je pourrais monter,  
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.  
J'écoute trop peut-être une imprudente audace ;  
Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race,  
J'espérais que fuyant un indigne repos,  
Je prendrais quelque place entre tant de héros.  
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,  
Je ne puis plus tromper une amante crédule.  
En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis :  
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,  
Peut-être dans le temps que je voudrais lui plaire,  
Feraient par leur désordre un effet tout contraire ;  
Et de mes froids soupirs ses regards offensés  
Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés.  
Ô ciel ! combien de fois je l'aurais éclaircie,

Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,  
Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux  
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !  
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse ?  
Je me parjurerais ? Et par cette bassesse...  
Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,  
Si votre cœur était moins plein de son amour,  
Je vous verrais sans doute en rougir la première.  
Mais pour vous épargner une injuste prière,  
Adieu : je vais trouver Roxane de ce pas,  
Et je vous quitte.

ATALIDE

Et moi, je ne vous quitte pas.

Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire ;  
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.  
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux  
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,  
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre.  
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre ;  
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés  
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET

Ô ciel ! que faites-vous ?

ATALIDE

Cruel ! pouvez-vous croire

Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?  
Pensez-vous que cent fois en vous faisant parler  
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?  
Mais on me présentait votre perte prochaine.  
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,  
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous ?  
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux ;  
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.  
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne.  
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le Vizir ?  
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?  
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,

Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?  
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain  
Qui lui fasse tomber les armes de la main.  
Allez, Seigneur : sauvez votre vie et la mienne (*Var.* Allez, Seigneur :  
tentez cette dernière voie. BAJ. Eh bien ! Mais quels discours  
voulez-vous que j'emploie ? 1672).

BAJAZET

Eh bien ! Mais quels discours faut-il que je lui tienne ?

ATALIDE

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter.  
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.  
Allez : entre elle et vous je ne dois point paraître :  
Votre trouble ou le mien nous feraient reconnaître.  
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.  
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

# Acte III

## Scène première

Atalide, Zaïre.

ATALIDE

Zaïre, il est donc vrai ? sa grâce est prononcée.

ZAÏRE

Je vous l'ai dit, Madame : une esclave empressée,  
Qui courait de Roxane accomplir le désir,  
Aux portes du Serrail a reçu le Vizir.  
Ils ne m'ont point parlé ; mais mieux qu'aucun langage,  
Le transport du Vizir marquait sur son visage  
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,  
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.  
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

ATALIDE

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joie  
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.  
J'ai fait ce que j'ai dû : je ne m'en repens pas.

ZAÏRE

Quoi, Madame ? Quelle est cette nouvelle alarme ?

ATALIDE

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,  
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement  
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?  
Roxane en sa fureur paraissait inflexible.  
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible ?  
Parle. L'épouse-t-il ?

ZAÏRE

Je n'en ai rien appris.

Mais enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,



S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,  
S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAÏRE

Quoi ? vous repentez-vous des généreux discours  
Que vous dictait le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE

Non, non : il ne fera que ce qu'il a dû faire.  
Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire.  
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;  
Respectez ma vertu qui vous a surmontés ;  
À ses nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;  
Et loin de me le peindre entre les bras d'une autre (« D'un autre, »  
dans l'édition de 1676),  
Laissez-moi sans regret me le représenter  
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter.  
Oui, je me reconnais, je suis toujours la même.  
Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaïre, il m'aime ;  
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,  
Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAÏRE

Mourir ! Quoi ? vous auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE

J'ai cédé mon amant : tu t'étonnes du reste !  
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs  
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?  
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu sans doute,  
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.  
Je n'examine point ma joie ou mon ennui :  
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.  
Mais, hélas ! il peut bien penser avec justice  
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,  
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,  
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.  
Allons, je veux savoir...

ZAÏRE

Modérez-vous, de grâce.

On vient vous informer de tout ce qui se passe :  
C'est le Vizir.

## Scène II

Atalide, Acomat, Zaire.

ACOMAT

Enfin nos amants sont d'accord,

Madame : un calme heureux nous remet dans le port.

La Sultane a laissé désarmer sa colère ;

Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;

Et tandis qu'elle montre au peuple épouvanté

Du prophète divin l'étendard redouté,

Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,

Je vais de ce signal faire entendre la cause,

Remplir tous les esprits d'une juste terreur,

Et proclamer enfin le nouvel empereur.

Cependant permettez que je vous renouvelle

Le souvenir du prix qu'on promet à mon zèle.

N'attendez point de moi ces doux emportements,

Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants.

Mais si par d'autres soins plus dignes de mon âge,

Par de profonds respects, par un long esclavage,

Tel que nous le devons au sang de nos Sultans,

Je puis...

ATALIDE

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.

Avec le temps aussi vous pourrez me connaître.

Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître ?

ACOMAT

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés

De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés ?

ATALIDE

Non ; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.

Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?

L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT

Madame, je le crois.

Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.

Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,  
 Querellant les amants, l'amour et la fortune,  
 J'étais de ce palais sorti désespéré.  
 Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé (*Var.* Déjà, dans un  
 vaisseau sur l'Euxin préparé. 1672-87)  
 Chargeant de mon débris les reliques plus chères (*Plus, pour les plus.*  
 Voyez ci-dessus, vers 623. – *Reliques* est au sens du mot latin  
*reliquiæ*),  
 Je méditais ma fuite aux terres étrangères.  
 Dans ce triste dessein au Palais rappelé,  
 Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.  
 La porte du Serrail à ma voix s'est ouverte ;  
 Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,  
 Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement  
 Où Roxane attentive écoutait son amant.  
 Tout gardait devant eux un auguste silence.  
 Moi-même résistant à mon impatience,  
 Et respectant de loin leur secret entretien,  
 J'ai longtemps immobile observé leur maintien.  
 Enfin avec des yeux qui découvraient son âme,  
 L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;  
 L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,  
 L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

ATALIDE

Hélas !

ACOMAT

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.

« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.  
 Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.  
 Allez lui préparer les honneurs souverains.  
 Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :  
 Le Serrail va bientôt vous en donner l'exemple. »  
 Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,  
 Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :  
 Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,  
 De leur paix en passant vous conter la nouvelle,  
 Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.  
 Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds.

## Scène III

Atalide, Zaire.

ATALIDE

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie (*Var.* Allons, retirons-nous, ne troublons point sa joie. 1672-87).

ZAÏRE

Ah ! Madame, croyez...

ATALIDE

Que veux-tu que je croie ?

Quoi donc ? à ce spectacle irai-je m'exposer ?  
Tu vois que c'en est fait : ils se vont épouser.  
La Sultane est contente ; il l'assure qu'il l'aime.  
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.  
Cependant croyais-tu, quand jaloux de sa foi  
Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi ;  
Lorsque son cœur tantôt m'exprimant sa tendresse,  
Refusait à Roxane une simple promesse ;  
Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir ;  
Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir :  
Croyais-tu que son cœur, contre toute apparence,  
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?  
Ah ! peut-être, après tout, que sans trop se forcer,  
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.  
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,  
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.  
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs ;  
Elle l'aime ; un empire autorise ses pleurs.  
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse.  
Hélas ! que de raisons contre une malheureuse !

ZAÏRE

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.  
Attendez.

ATALIDE

Non, vois-tu, je le nierais en vain.  
Je ne prends point plaisir à croître ma misère.

Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.  
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,  
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.  
Mais après les adieux que je venais d'entendre,  
Après tous les transports d'une douleur si tendre,  
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer  
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.  
Toi-même juge-nous, et vois si je m'abuse.  
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse ?  
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?  
À me chercher lui-même attendrait-il si tard,  
N'était que de son cœur le trop juste reproche  
Lui fait peut-être, hélas ! éviter cette approche ?  
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :  
Il ne me verra plus.

ZAÏRE

Madame, le voici.

## Scène IV

Bajazet, Atalide, Zaire.

BAJAZET

C'en est fait : j'ai parlé, vous êtes obéie.  
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie ;  
Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur  
Ne me reprochait (Geoffroy et M. Aimé-Martin ont mis le verbe au  
pluriel : *reprochaient*) point mon injuste bonheur (*Var.* Et je serais  
heureux, si je pouvais goûter Quelque bonheur, au prix qu'il vient  
de m'en coûter. 1672) ;  
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,  
Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.  
Mais enfin je me vois les armes à la main ;  
Je suis libre ; et je puis contre un frère inhumain,  
Non plus par un silence aidé de votre adresse,  
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,  
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,  
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,  
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,  
Et pour juge entre nous prendre la renommée.  
Que vois-je ? Qu'avez-vous ? Vous pleurez !

ATALIDE

Non, Seigneur,

Je ne murmure point contre votre bonheur :  
Le ciel, le juste ciel vous devait ce miracle.  
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.  
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins  
Que votre seul péril occupait tous mes soins ;  
Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie,  
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.  
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,  
Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux.  
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale :  
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale ;  
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux  
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.  
Roxane s'estimait assez récompensée,

Et j'aurais en mourant cette douce pensée  
Que vous ayant moi-même imposé cette loi,  
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi ;  
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,  
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

#### BAJAZET

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant ?  
Ô ciel ! de ce discours quel est le fondement ?  
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle ?  
Moi, j'aimerais Roxane, ou je vivrais pour elle,  
Madame ! Ah ! croyez-vous que loin de le penser,  
Ma bouche seulement eût pu le prononcer ?  
Mais l'un ni l'autre enfin n'était point nécessaire :  
La Sultane a suivi son penchant ordinaire ;  
Et soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour  
Comme un gage certain qui marquait mon amour,  
Soit que le temps trop cher la pressât de se rendre,  
À peine ai-je parlé, que sans presque m'entendre  
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.  
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours ;  
Et se fiant enfin à ma reconnaissance,  
D'un hymen infailible a formé l'espérance.  
Moi-même, rougissant de sa crédulité  
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,  
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,  
Attribuait encore à l'excès de ma flamme,  
Je me trouvais barbare, injuste, criminel.  
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,  
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,  
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.  
Cependant, quand je viens après de tels efforts  
Chercher quelque secours contre tous mes remords,  
Vous-même contre moi je vous vois irritée  
Reprocher votre mort à mon âme agitée.  
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment  
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.  
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre :  
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.  
Roxane n'est pas loin ; laissez agir ma foi.



J'irai, bien plus content et de vous et de moi,  
Détromper son amour d'une feinte forcée,  
Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée.  
La voici.

ATALIDE

Juste ciel ! où va-t-il s'exposer ?  
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

## Scène V

Bajazet, Roxane, Atalide.

ROXANE

Venez, Seigneur, venez : il est temps de paraître,  
Et que tout le Serrail reconnaisse son maître.  
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,  
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.  
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,  
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.  
L'auriez-vous cru, Madame, et qu'un si prompt retour  
Fût à tant de fureur succéder tant d'amour ?  
Tantôt à me venger fixe et déterminée,  
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée.  
À peine cependant Bajazet m'a parlé,  
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.  
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse :  
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse (*Var.* J'ai prononcé sa  
grâce, et j'en crois sa promesse. 1672).

BAJAZET

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi (*Var.* Oui, je vous ai  
promis, et je m'en souviendrai, Que fidèle a vos soins autant que je  
vivrai, Mon respect éternel, ma juste complaisance. 1672-87)  
De n'oublier jamais tout ce que je vous dois ;  
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance  
Vous répondront toujours de ma reconnaissance.  
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,  
Je vais de vos bontés attendre les effets.

## Scène VI

Roxane, Atalide.

ROXANE

De quel étonnement, ô ciel ! suis-je frappée !  
Est-ce un songe ? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?  
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé  
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?  
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,  
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?  
J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort  
Son amour me laissait maîtresse de son sort.  
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?  
Mais moi-même tantôt me serais-je abusée ?  
Ah (On a reproché à Mlle Rachel d'avoir fait un contresens sur  
cette exclamation, qu'elle liait à ce qui précède, en la jetant avec  
beaucoup d'énergie ; tandis qu'elle aurait dû la prononcer à part  
et en elle-même, avec un sentiment amer de jalousie, comme  
éclairée par un premier trait de lumière sur la trahison d'Atalide et  
de Bajazet. Voyez la *Notice sur Rachel*, par M. Védel) !... Mais il  
vous parlait : quels étaient ses discours,  
Madame ?

ATALIDE

Moi, Madame ! Il vous aime toujours.

ROXANE

Il y va de sa vie au moins que je le croie.  
Mais de grâce, parmi tant de sujets de joie,  
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer  
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.  
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue.  
Il en était tout plein quand je l'ai rencontré.  
J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré.  
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise  
Que tout prêt d'achever cette grande entreprise,

Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper  
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême.  
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE

Et quel autre intérêt...

ROXANE

Madame, c'est assez.

Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.  
Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.  
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude.  
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,  
Et je veux un moment y penser sans témoins.

## Scène VII

ROXANE, seule.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?  
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?  
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?  
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?  
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !  
Ô ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ?  
De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits ?  
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,  
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,  
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale ?  
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,  
J'observe de trop près un chagrin passager.  
J'impute à son amour l'effet de son caprice.  
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?  
Prêt à voir le succès de son déguisement,  
Quoi ? ne pouvait-il pas feindre encore un moment ?  
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide.  
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?  
Quel serait son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?  
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?  
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ? 1085  
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,  
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour ?  
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?  
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,  
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ?  
Ah ! si d'une autre chaîne il n'était point lié,  
L'offre de mon hymen l'eût-il (Sur cet emploi au masculin du mot  
*offre*, que Racine, selon l'usage à peu près général de son temps,  
fait lui-même plus loin féminin (au vers 1550), voyez le *Lexique*)  
tant effrayé ?  
N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?  
L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie ?  
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler ?  
Que veut-on ?

## Scène VIII

Roxane, Zatime.

ZATIME

Pardonnez si j'ose vous troubler.

Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée ;  
Et quoique sur la mer la porte fût fermée,  
Les gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux  
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous.  
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE

Orcan !

ZATIME

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,

Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,  
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.  
Madame, il vous demande avec impatience.  
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance ;  
Et souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,  
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE

Quel malheur imprévu vient encore me confondre ?  
Quel peut être cet ordre ? et que puis-je répondre ?  
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet  
Une seconde fois condamne Bajazet.  
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :  
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?  
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?  
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat.  
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste ?  
Allons : employons bien le moment qui nous reste.  
Ils ont beau se cacher (Nous avons conservé ici la ponctuation de  
toutes les anciennes éditions. Elle est digne de remarque. La  
locution *avoir beau* ne s'emploierait pas aujourd'hui dans ce sens  
indépendant). L'amour le plus discret  
Laisse par quelque marque échapper son secret.

Observons Bajazet ; étonnons Atalide ;  
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

# Acte IV

## Scène première

Atalide, Zaire.

ATALIDE

Ah ! sais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux  
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?  
En ce moment fatal, que je crains sa venue !  
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?  
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaire, à mes raisons ?  
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons ?

ZAÏRE

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande.  
Roxane ainsi l'ordonne : elle veut qu'il l'attende.  
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.  
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.  
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.  
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit* :

« Après tant d'injustes détours,  
Faut-il qu'à feindre encore votre amour me convie ?  
Mais je veux bien prendre soin d'une vie  
Dont vous jurez que dépendent vos jours.  
Je verrai la Sultane ; et par ma complaisance  
Par de nouveaux serments de ma reconnaissance,  
J'apaiserai, si je puis, son courroux.  
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même  
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,  
Puisque jamais je n'aimerai que vous. »  
Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?  
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore (*Var.* Ne sais-tu pas  
assez qu'il m'aime, qu'il m'adore. (1676-87) – Cette variante, qui  
n'est point dans la première édition, est sans doute une faute des  
imprimeurs de 1676) ?



Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?  
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.  
De quelle crainte encore me laisse-t-il saisie ?  
Funeste aveuglement ! Perfide jalousie !  
Récit menteur ! Soupçons que je n'ai pu celer !  
Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler ?  
C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente.  
J'étais aimée, heureuse, et Roxane contente.  
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.  
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas.  
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.  
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,  
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,  
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens ?  
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAÏRE

Roxane vient à vous.

ATALIDE

Ah ! cachons cette lettre.

## Scène II

Roxane, Atalide, Zatime, Zaire.

ROXANE, à Zatime.

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, à Zaire.

Va, cours ; et tâche enfin de le persuader.

## Scène III

Roxane, Atalide, Zatime.

ROXANE

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.  
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

ATALIDE

On m'a dit que du camp un esclave est venu.  
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE

Amurat est heureux : la fortune est changée,  
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE

Eh quoi, Madame ? Osmin...

ROXANE

Et depuis son départ cet esclave est parti.  
C'en est fait.

Était mal averti,

ATALIDE

(Dans l'édition de 1736 le nom d'ATALIDE est suivi de l'indication : « à part, » ainsi que plus bas avant les vers 1180 et 1193)

Quel revers !

ROXANE

Le Sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

Pour comble de disgrâces,

ATALIDE

Quoi ? les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE

Que je vous plains, Madame ! et qu'il est nécessaire  
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE

Ô ciel !

ROXANE

Le temps n'a point adouci sa rigueur.  
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE

Voyez : lisez vous-même.

Vous connaissez, Madame, et la lettre et le sein (Ici *la lettre* signifie *l'écriture*, comme plus bas au vers 1261. Dans *le Grand Solyman* de Mairet (acte II, scène V), le Vizir Rustan, reconnaissant l'écriture d'un billet tombé entre ses mains, s'écrie : C'est sa main, *c'est sa lettre*... Une lettre d'Anne d'Autriche à Charles de Lorraine citée dans *l'Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, par M. d'Haussonville (tome II, p. 349 de l'édition in-18, Paris, 1860), a le même mot employé dans un sens semblable. – Au même vers toutes les anciennes éditions ont : *le sein*, et non : *le seing*, qui ne rimerait point aux yeux ; mais au milieu du vers 1683, elles laissent au mot *seing* son orthographe ordinaire. À la fin de deux vers de la tragédie de Mairet que nous venons de citer, on lit également : *sein*, sans g : ... J'ai du Persan le cachet et le sein. (*Le Grand Solyman*, acte II, scène V) Connois-tu ces papiers, ce cachet et ce sein ? *Le Grand Solyman*, acte III, scène vu).

ATALIDE

Du cruel Amurat je reconnais la main.

(Elle lit.)

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,  
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.  
Je ne veux point douter de votre obéissance,  
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.  
Je laisse sous mes lois Babylone asservie,  
Et confirme en partant mon ordre souverain.  
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,  
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE

Eh bien ?

ATALIDE.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE

Que vous semble ?

ATALIDE

Il poursuit son dessein parricide ;

Mais il pense proscrire un prince sans appui :

Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme,

Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE

Moi, Madame ?

Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr ;

Mais...

ATALIDE

Quoi donc ? qu'avez-vous résolu ?

ROXANE

D'obéir.

ATALIDE

D'obéir !

ROXANE

Et que faire en ce péril extrême !

Il le faut.

ATALIDE

Quoi ? ce prince aimable... qui vous aime,

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE

Je me meurs.

ZATIME

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine.  
Mais au moins observez ses regards, ses discours,  
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

## Scène IV

ROXANE, seule.

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée :  
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée.  
Depuis six mois entiers j'ai cru que nuit et jour  
Ardente elle veillait au soin de mon amour ;  
Et c'est moi qui du sien ministre trop fidèle,  
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,  
Qui me suis appliquée à chercher les moyens  
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,  
Et qui même souvent, prévenant son envie,  
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.  
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir  
Si dans sa perfidie elle a su réussir ;  
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage ?  
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?  
Vois-je pas, au travers de son saisissement,  
Un cœur dans ses douleurs content de son amour ?  
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,  
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée (*Var.* Ce n'est que  
pour ses jours qu'elle est inquiétée. 1672).  
N'importe : poursuivons. Elle peut comme moi  
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.  
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège.  
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je !  
Quoi donc ? à me gêner appliquant mes esprits,  
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?  
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.  
D'ailleurs l'ordre, l'esclave, et le Vizir me presse.  
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux :  
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;  
Laissons de leur amour la recherche importune ;  
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.  
Voyons si par mes soins sur le trône élevé,  
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,  
Et si de mes bienfaits lâchement libérale,  
Sa main en osera couronner ma rivale.  
Je saurai bien toujours retrouver le moment  
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant.

Dans ma juste fureur observant le perfide,  
Je saurai le surprendre avec son Atalide ;  
Et d'un même poignard les unissant tous deux,  
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux (Il semble que ce soit une imitation des vers 387-389 de l'*Ajax*. On a fait remarquer avant nous que ces vers d'*Ajax* avaient sans doute frappé Racine, puisqu'il a pris soin de les traduire dans un exemplaire de *Sophocle* qui lui a appartenu. La Harpe, dans son commentaire, a cité cette traduction : « Ô Jupiter, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais ? Que ne puis-je percer le cœur de deux injustes rois, et me tuer moi-même après eux ? » – Comparez aussi les paroles de Didon (*Énéide*, livre IV, vers 605 et 606) : .....*Natumque patremque Cum genere exstinxem ; memet super ipsa dedissem*).

Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre (*Var.* Sans doute j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre. 1672).  
Je veux tout ignorer.



## Scène V

Roxane, Zatime.

ROXANE

Ah ! que viens-tu m'apprendre,  
Zatime ? Bajazet en est-il amoureux ?  
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux ?

ZATIME

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,  
Madame, elle ne marque aucun reste de vie  
Que par de longs soupirs et des gémissements,  
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.  
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,  
Ont découvert son sein pour leur donner passage.  
Moi-même avec ardeur secondant ce dessein,  
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.  
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre (Voyez ci-dessus, vers  
1183),  
Et j'ai cru qu'en vos mains je devais le remettre.

ROXANE

Donne. Pourquoi frémir ? et quel trouble soudain  
Me glace à cet objet, et fait trembler ma main ?  
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.  
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :  
« ..... Ni la mort, ni vous-même  
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,  
Puisque jamais je n'aimerai que vous. »  
Ah ! de la trahison me voilà donc instruite !  
Je reconnais l'appas (Toutes les éditions imprimées du vivant de  
Racine ont : *l'appas*, et non : *l'appât*) dont ils m'avaient séduite.  
Ainsi donc mon amour était récompensé,  
Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé ?  
Ah ! je respire enfin ; et ma joie est extrême  
Que le traître une fois se soit trahi lui-même.  
Libre des soins cruels où j'allais m'engager,  
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.

Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse ;  
Que la main des muets s'arme pour son supplice.  
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés  
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.  
Cours, Zatime : sois prompte à servir ma colère.

ZATIME

Ah ! Madame.

ROXANE  
Quoi donc ?

ZATIME

Si sans trop vous déplaire,

Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,  
J'osais vous faire entendre une timide voix :  
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,  
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.  
Mais tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui  
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?  
Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle  
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?  
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,  
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés ;  
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,  
Deviend de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE

Avec quelle insolence et quelle cruauté  
Ils se jouaient tous deux de ma crédulité !  
Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire !  
Tu ne remportais pas une grande victoire (Plusieurs commentateurs  
ont rapproché ce passage de ces vers d'Ovide dans la lettre de  
Phyllis à Démophon (*Héroïdes*, épître II, vers 63-65) : *Fallere  
credentem non est operosa puellam Gloria..... Sum  
decepta tuis et amans et femina verbis*),  
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,  
Qui lui-même craignait de se voir détrompé (Après ce vers il y avait  
dans les éditions de 1672-87 : Tu n'as pas eu besoin de tout ton  
artifice, Et (je veux bien te faire encore cette justice) Toi-même,  
je m'assure, as rougi plus d'un jour Du peu qu'il t'en coûtait pour

tromper tant d'amour. [Moi ! qui de ce haut rang qui me rendait si fière. ]).

Moi ! qui de ce haut rang qui me rendait si fière,  
 Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,  
 Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,  
 Aux périls dont tes jours étaient environnés,  
 Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,  
 Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes !  
 Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer (*Var.* Mais dans quels souvenirs me laissé-je égarer ? 1672) ?  
 Tu pleures, malheureuse ? Ah ! tu devais pleurer (C'est une imitation des vers 596 et 597 du livre IV de l'*Énéide* : *Infelix Dido, nunc te facta impia tangunt ? Tum decuit, quum sceptras dabas...*)  
 Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,  
 Tu conçus de le voir la première pensée.  
 Tu pleures ? et l'ingrat, tout prêt à te trahir,  
 Prépare les discours dont il veut t'éblouir.  
 Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.  
 Ah ! traître, tu mourras. Quoi ? tu n'es point partie ?  
 Va. Mais nous-mêmes, allons, précipitons nos pas.  
 Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,  
 Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,  
 Et de sa trahison ce gage trop sincère.  
 Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.  
 Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux (*Corneille* avait dit dans les premières éditions du *Cid*, acte IV, scène III vers 1314 : Nous laissent pour adieux des cris épouvantables).  
 Qu'elle soit cependant fidèlement servie.  
 Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.  
 Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir,  
 La peur de son trépas la fit presque mourir,  
 Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle  
 De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,  
 De voir sur cet objet ses regards arrêtés  
 Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !  
 Va, retiens-la. Surtout garde bien le silence.  
 Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

## Scène VI

Roxane, Acomat, Osmin.

ACOMAT

Que faites-vous, Madame ? En quels retards  
D'un jour si précieux perdez-vous les moments ?  
Bysance par mes soins presque entière assemblée  
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée ;  
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,  
Attendent le signal que vous m'aviez promis.  
D'où vient que sans répondre à leur impatience,  
Le Serrail cependant garde un triste silence ?  
Déclarez-vous, Madame ; et sans plus différer...

ROXANE

Oui, vous serez content : je vais me déclarer.

ACOMAT

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,  
Malgré votre discours, m'assure du contraire ?  
Quoi ? déjà votre amour, des obstacles vaincu...

ROXANE

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT

Lui !

ROXANE

Pour moi, pour vous-même, également perfide,  
Il nous trompait tous deux.

ACOMAT

Comment ?

ROXANE

Cette Atalide,

Qui même n'était pas un assez digne prix  
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT

Eh bien ?

ROXANE

Lisez. Jugez après cette insolence

Si nous devons d'un traître embrasser la défense.  
Obéissons plutôt à la juste rigueur  
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur ;  
Et livrant sans regret un indigne complice,  
Apaïsons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, **lui rendant le billet.**

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,  
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,  
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre  
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.  
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE

Non, Acomat.

Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.

Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.

Je perdrais ma vengeance (La même expression se trouve dans *Andromaque* (acte IV, scène IV, vers 1269) : *Ma vengeance est perdue*, S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue) en la rendant si prompte (L'orthographe de ce mot est *pronte* dans les deux premières éditions (1672 et 1676), *promte* dans celles de 1687 et de 1697. Ailleurs, dans ces deux dernières éditions, il est presque toujours écrit avec *mpt*, et dans les autres avec *mt*).

Je vais tout préparer. Vous cependant allez  
Disperser promptement vos amis assemblés.

## Scène VII

Acomat, Osmin.

ACOMAT

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN

Quoi ? jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte ?  
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?  
Voulez-vous de sa mort être encore le témoin ?

ACOMAT

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule  
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule ?  
Moi, jaloux ? Plût au ciel qu'en me manquant de foi,  
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre ?  
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,  
Que j'allais avec lui me perdre, ou me sauver ?  
Ah ! de tant de conseils évènement sinistre !  
Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre !  
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,  
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,  
Et laissé d'un vizir la fortune flottante  
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

OSMIN

Eh ! laissez-les entre eux exercer leur courroux.  
Bajazet veut périr ; Seigneur, songez à vous.  
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,  
Sinon quelques amis engagés à se taire ?  
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi.  
Mais moi, qui vois plus loin, qui par un long usage

Des maximes du trône ai fait l'apprentissage,  
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois sultans,  
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,  
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace  
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,  
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité  
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN

Fuyez donc.

ACOMAT

J'approuvais tantôt cette pensée.

Mon entreprise alors était moins avancée.  
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.  
Par une belle chute il faut me signaler,  
Et laisser un débris du moins après ma fuite,  
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.  
Bajazet vit encore : pourquoi nous étonner ?  
Acomat de plus loin a su le ramener.  
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,  
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.  
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,  
A retenu mon bras trop prompt à la venger.  
Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre  
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on le veut confondre (*Var.* Qu'il  
n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre. 1672-87) ;  
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,  
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN

Enfin que vous inspire une si noble audace ?  
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.  
Ce palais est tout plein...

ACOMAT

Oui, d'esclaves obscurs,

Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs ;  
Mais toi dont la valeur, d'Amurat oubliée,  
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,  
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

## OSMIN

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs (Dans le  
*Polyeucte* de Corneille (acte V, scène III, vers 1681), Pauline dit à  
Polyeucte : Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs).

## ACOMAT

D'amis et de soldats une troupe hardie  
Aux portes du Palais attend notre sortie.  
La Sultane d'ailleurs se fie à mes discours.  
Nourri dans le Serrail, j'en connais les détours ;  
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.  
Ne tardons plus, marchons. Et s'il faut que je meure,  
Mourons : moi, cher Osmin, comme un vizir ; et toi,  
Comme le favori d'un homme tel que moi.



# Acte V

## Scène première

ATALIDE, seule.

Hélas ! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.  
Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perdue ?  
Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour  
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?  
Que pour dernier malheur, cette lettre fatale  
Fût encore parvenue aux yeux de ma rivale ?  
J'étais en ce lieu même ; et ma timide main,  
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.  
Sa présence a surpris mon âme désolée ;  
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.  
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits :  
Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris ;  
À mes yeux étonnés leur troupe est disparue.  
Ah ! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,  
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;  
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.  
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?  
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?  
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?  
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.  
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.  
On ouvre : de son sort je vais être informée.

## Scène II

Roxane, Atalide, Zatime (Dans les éditions de 1736, de 1807, de 1808 et dans celle de M. Aimé-Martin : « ROXANE, ATALIDE, ZATIME, GARDES. »).

ROXANE

(Les éditions de 1736, de 1807, de 1808 et celle de M. Aimé-Martin ont l'indication : « ROXANE, à *Atalide* »)

Retirez-vous.

ATALIDE

Madame... Excusez l'embarras

ROXANE

Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas.  
Gardes, qu'on la retienne.

## Scène III

Roxane, Zatime.

ROXANE

Oui, tout est prêt, Zatime :

Orcan et les muets attendent leur victime.

Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort 1455

Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort (Félix, dans *Polyeucte* (acte V, scène I, vers 1489 et 1490), prononce une semblable menace contre Polyeucte : S'il demeure insensible à ce dernier effort, Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort. Inspirée par une passion toute différente, la parole de Félix devait être très inférieure en énergique précision à celle de Roxane, qui prépare si bien le terrible *Sortez*, par lequel va se terminer la scène IV de l'acte V, et auquel correspondent, avec un bien moindre effet, comme cela s'explique sans peine, ces deux vers de Félix, à la fin de la scène III de l'acte V de *Polyeucte* (vers 1683 et 1684) : Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse ; Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse. La ressemblance dans les deux situations n'en est pas moins remarquable).

Vient-il ?

ZATIME

Oui, sur mes pas un esclave l'amène (Dans les anciennes éditions : *l'ameine*) ;

Et loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,  
Il m'a paru, Madame, avec empressement  
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE

Âme lâche, et trop digne enfin d'être déçue,  
Peux-tu souffrir encore qu'il paraisse à ta vue ?  
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?  
Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?  
Quoi ? ne devrais-tu pas être déjà vengée ?  
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?  
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,  
Que ne le laissons-nous périr (Les reproches que la fille du Mouphti s'adresse à elle-même, dans la tragédie d'*Osman*, ne sont pas sans une certaine ressemblance avec ce passage où Roxane aussi

gourmande sa propre faiblesse. Il est dit dans l'*Histoire du Théâtre français*, tome VII, p. 157, que dans la pièce de Tristan, la fille du Mouphti « joue à peu près le même rôle que Roxane dans la tragédie de Racine. » Il s'en faut de beaucoup, ce nous semble ; et nous n'avons trouvé dans les deux rôles d'autre rapprochement à faire que celui-ci : Quoi ? pour ses intérêts avoir le cœur si tendre ! Que dirait-on de toi, si l'on t'allait entendre ? Quel reproche honteux ne te ferait-on pas, Si l'on voyait en toi des sentiments si bas ? Ce généreux mépris que le dépit excite Te laisse donc encore penser à son mérite, Et souffre qu'en peignant sa grâce et sa valeur, Ta mémoire s'applique à décevoir ton cœur... Il faut que le cruel, accablé par les siens, Soit trop chargé d'ennuis pour se moquer des miens. *Osman*, acte III, scène I) ?... Mais le voici.

## Scène IV

Bajazet, Roxane.

ROXANE

Je ne vous ferai point des reproches frivoles :  
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles (On peut  
comparer le vers 1612 de *Phèdre* (acte V, scène vii) : Les moments  
me sont chers, écoutez-moi, Thésée).  
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez,  
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.  
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,  
Je n'en murmure point, quoiqu'à ne vous rien taire,  
Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits  
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.  
Mais je m'étonne enfin que pour reconnaissance,  
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance (*Var.* D'un amour  
appuyé sur tant de confiance. 1672),  
Vous ayez si longtemps par des détours si bas  
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET

Qui ? moi, Madame ?

ROXANE

Oui, toi. Voudrais-tu point encore  
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?  
Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs (L'édition de  
M. Aimé-Martin indique la variante : Ne prétendrais-tu point, par  
de fausses couleurs. On trouve en effet cette leçon dans l'édition  
de 1768, où l'on donne comme le texte de la première impression  
seule celui qui est dans toutes les éditions publiées du vivant de  
Racine, et aussi dans celles de 1702, de 1713, de 1736, etc.),  
Déguiser un amour qui te retient ailleurs,  
Et me jurer enfin d'une bouche perfide  
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET

Atalide, Madame ! Ô ciel ! qui vous a dit

ROXANE

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

## BAJAZET.

Dans l'édition de 1736 et dans celles de 1807, de 1808 et de M. Aimé-Martin : « BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.* »

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère  
D'un malheureux amour contient tout le mystère ;  
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,  
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.  
J'aime, je le confesse ; et devant que votre âme (*Var.* J'aime, je le  
confesse ; et devant qu'à ma vue, Prévenant mon espoir, vous  
fussiez apparue. 1672),  
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,  
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,  
À tout autre désir mon cœur était fermé.  
Vous me vîntes offrir et la vie et l'Empire ;  
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,  
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi  
De tous mes sentiments vous répondit pour moi.  
Je connus votre erreur ; mais que pouvais-je faire ?  
Je vis en même temps qu'elle vous était chère.  
Combien le trône tente un cœur ambitieux !  
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.  
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,  
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,  
D'autant plus qu'il fallait l'accepter ou périr ;  
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,  
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;  
Que même mes refus vous auraient exposée ;  
Qu'après avoir osé me voir et me parler,  
Il était dangereux pour vous de reculer.  
Cependant je n'en veux pour témoins (*Témoins* est le texte de  
1672-1687. Dans l'édition de 1697 il y a : *témoïn*, au singulier. Ne  
serait-ce pas une faute d'impression ?) que vos plaintes :  
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes (*Var.* Loin de vous  
abuser par des promesses feintes. 1672) ?  
Songez combien de fois vous m'avez reproché  
Un silence témoin de mon trouble caché.  
Plus l'effet de vos soins et ma gloire étaient proches (*Var.* Plus l'effet  
de vos soins, plus ma gloire, étaient proches. 1672),  
Plus mon cœur interdit se faisait de reproches.  
Le ciel qui m'entendait sait bien qu'en même temps  
Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants ;

Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,  
Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance,  
J'aurais par tant d'honneurs, par tant de dignités  
Contenté votre orgueil, et payé vos bontés (*Var.* Contenté votre  
gloire, et payé vos bontés. 1672),  
Que vous-même peut-être

ROXANE

Et que pourrais-tu faire ?

Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire ?  
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits ?  
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?  
Maîtresse du Serrail, arbitre de ta vie,  
Et même de l'État, qu'Amurat me confie,  
Sultane (La coupe de ce vers et le mouvement de toute la phrase  
rappellent ces vers de Corneille : *Veuve du jeune Crasse, et veuve  
de Pompée, Fille de Scipion, et pour dire encore plus, Romaine...  
Pompée, acte III, scène IV, vers 990-992*), et ce qu'en vain j'ai cru  
trouver en toi,  
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :  
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,  
À quel indigne honneur m'avais-tu réservée ?  
Traînerais-je en ces lieux un sort infortune,  
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,  
De mon rang descendue, à mille autres égale,  
Ou la première esclave enfin de ma rivale ?  
Laissons ces vains discours ; et sans m'importuner,  
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?  
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.  
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET

Que faut-il faire ?

ROXANE

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;  
Dans les mains des muets viens la voir expirer (*Var.* De ton cœur par  
sa mort viens me voir m'assurer. 1672),  
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,  
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.  
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

## BAJAZET

Je ne l'accepterais que pour vous en punir,  
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire  
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.  
Mais à quelle fureur me laissant emporter,  
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !  
De mes emportements elle n'est point complice,  
Ni de mon amour même et de mon injustice.  
Loin de me retenir par des conseils jaloux,  
Elle me conjurait de me donner à vous (*Var.* Si mon cœur l'avait  
cruë, il ne serait qu'à vous. 1672).  
En un mot, séparez ses vertus de mon crime (*Avant ce vers on lit  
dans les premières éditions (1672-1687) : Confessant vos bienfaits,  
reconnaissant vos charmes, Elle a pour me fléchir employé  
jusqu'aux larmes. Toute prête vingt fois à se sacrifier, Par sa mort  
elle-même a voulu nous lier. [En un mot, séparez ses vertus de  
mon crime.]*).  
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;  
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;  
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.  
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :  
Épargnez une vie assez infortunée.  
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,  
Madame ; et si jamais je vous fus cher...

## ROXANE

Sortez



## Scène V

Roxane, Zatime.

ROXANE

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,  
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME

Atalide à vos pieds demande à se jeter,  
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,  
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle  
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE

Oui, qu'elle vienne ; et toi, suis Bajazet qui sort ;  
Et quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

## Scène VI

Roxane, Atalide.

ATALIDE

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,  
Tromper votre bonté si longtemps abusée ;  
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,  
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.  
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée :  
Du soin de mon amour seulement occupée,  
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,  
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.  
Je l'aimai dès l'enfance ; et dès ce temps, Madame,  
J'avais par mille soins su prévenir son âme.  
La Sultane sa mère, ignorant l'avenir,  
Hélas ! pour son malheur, se plut à nous unir.  
Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,  
Si connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,  
Votre amour de la mienne eût su se défier !  
Je ne me noircis point pour le justifier.  
Je jure par le ciel, qui me voit confondue,  
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,  
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux  
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous :  
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,  
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.  
Jalouse, et toujours prête à lui représenter  
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,  
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,  
Quelquefois attestant les mânes de sa mère.  
Ce jour même, des jours le plus infortuné,  
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,  
Et de ma mort enfin le prenant à partie (*C'est-à-dire : m'en prenant à  
lui de ma mort, le rendant responsable de ma mort*),  
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,  
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de sa foi,  
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.  
Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées ?

Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.  
 C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus  
 Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus.  
 Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,  
 N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,  
 Et ne vous montrez point à son cœur éperdu  
 Couverte de mon sang par vos mains répandu.  
 D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse.  
 Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,  
 Madame : mon trépas n'en sera pas moins prompt (Dans les éditions  
 de 1672 et de 1676 : *pront* ; dans celles de 1687 et de 1697 :  
*prompt*).  
 Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond (*Var.* Jouissez du  
 bonheur dont ma mort vous répond (1672)) ;  
 Couronnez un héros dont vous serez chérie.  
 J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.  
 Allez, Madame, allez. Avant votre retour,  
 J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

### ROXANE

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :  
 Je me connais, Madame, et je me fais justice.  
 Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui  
 Par des nœuds éternels vous unir avec lui (Mairet a mis cette même  
 cruelle équivoque dans la bouche de Solyman, qui a résolu de  
 faire périr son fils Mustapha, et avec lui Despine, fille du roi de  
 Perse et amante de Mustapha. Il parle ainsi en présence des deux  
 amants : Oui, loin de rendre vains mille amoureux serments, Et  
 donnés et reçus entre ces deux amants, Loin de rompre le nœud  
 qu'ils serrèrent ensemble, Je veux qu'un plus étroit aujourd'hui les  
 rassemble. *Le Grand et dernier Solyman*, acte V, scène I).  
 Vous jouirez bientôt de son aimable vue.  
 Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue (*Toute émue* est le  
 texte de toutes les anciennes éditions) ?

## Scène VII

Roxane, Atalide, Zatime.

ZATIME

Ah ! venez vous montrer, Madame, ou désormais  
Le rebelle Acomat est maître du Palais.  
Profanant des sultans la demeure sacrée,  
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.  
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,  
Doutent si le vizir vous sert ou vous trahit.

ROXANE

Ah, les traîtres ! Allons, et courons le confondre.  
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

## Scène VIII

Atalide, Zatime.

ATALIDE

Hélas ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?  
J'ignore quel dessein les anime tous deux.  
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,  
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche  
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret.  
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.  
L'as-tu vu ? Pour ses jours n'ai-je encore rien à craindre ?

ZATIME

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE

Quoi ? Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

ZATIME

Madame, le secret m'est surtout (Dans les anciennes éditions, *surtout*, aussi bien que *partout*, est toujours en deux mots. *Sur tout* pourrait, à la rigueur, ici, et plus haut, au vers 1329, prêter à un double sens et signifier soit : « au sujet de tout, » soit : « par-dessus tout. » Ce dernier sens est le vrai dans les deux endroits) ordonné.

ATALIDE

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE

Ah ! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main  
Lui donne de ton zèle un gage plus certain.  
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,  
D'une esclave barbare esclave impitoyable.  
Précipite des jours qu'elle me veut ravir ;  
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.  
Tu me retiens en vain ; et dès cette même heure,  
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

## Scène IX

Atalide, Acomat, Zatime.

ACOMAT

Ah ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,  
Madame ? Aurai-je encore le temps de le sauver ?  
Je cours tout le Serrail ; et même dès l'entrée (*Var.* Je cours tout ce  
palais ; et même dès l'entrée (1672))  
De mes braves amis la moitié séparée  
A marché sur les pas du courageux Osmin ;  
Le reste m'a suivi par un autre chemin.  
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives  
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous.  
Cette esclave le sait.

ACOMAT

Crains mon juste courroux.

Malheureuse, réponds.

## Scène X

Atalide, Acomat, Zatime, Zaïre.

ZAÏRE

Madame !

ATALIDE

Eh bien, Zaïre ?

Qu'est-ce ?

ZAÏRE

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

ATALIDE

Roxane ?

ZAÏRE

Et ce qui va bien plus vous étonner,  
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE

Quoi ? lui ?

ZAÏRE

Désespéré d'avoir manqué son crime,  
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui (*Var.* Juste ciel, l'innocence  
a trouvé votre appui. 1672).  
Bajazet vit encore, Vizir, courez à lui.

ZAÏRE

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.  
Il a tout vu.

## Scène XI

Atalide, Acomat, Zaïre, Osmin.

ACOMAT

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?

Roxane est-elle morte ?

OSMIN

Oui, j'ai vu l'assassin

Retirer son poignard tout fumant de son sein.

Orcan, qui méditait ce cruel stratagème,

La servait, à dessein de la perdre elle-même ;

Et le Sultan l'avait chargé secrètement

De lui sacrifier l'amante après l'amant.

Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus (On lit *vu* (*veu*, *veû*) dans les éditions de 1676-1697 ; celle de 1672 a : *vus* (*veûs*)) paraître :

« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître (*Var.* « Connaissez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître, Perfides ; et voyant le sang que j'ai versé, Voyez ce que m'enjoint son amour offensé. » [À ce discours, laissant la Sultane expirante. ] 1672) ;

De son auguste seing reconnaissez les traits,

Perfides, et sortez de ce sacré palais. »

À ce discours, laissant la Sultane expirante,

Il a marché vers nous ; et d'une main sanglante

Il nous a déployé l'ordre dont Amurat

Autorise ce monstre à ce double attentat.

Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,

Transportés à la fois de douleur et de rage,

Nos bras impatients ont puni son forfait,

Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE

Bajazet !

ACOMAT

Que dis-tu ?

OSMIN

Bajazet est sans vie.

L'ignoriez-vous ?



ATALIDE

Ô ciel !

OSMIN

Son amante en furie (*Var.* Ne le saviez-vous pas ? ATAL. Ô ciel !

OSM. Cette Furie [Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,] Avait à ce perfide abandonné ses jours. [Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste. ] 1672),

Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,  
Avait au nœud fatal abandonné ses jours.  
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,  
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste :  
Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré  
De morts et de mourants noblement entouré,  
Que vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,  
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.  
Mais puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT

Ah ! destins ennemis, où me réduisez-vous ?  
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,  
Madame ; je sais trop qu'en l'état où vous êtes  
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui  
De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui.  
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,  
Je vais, non point sauver cette tête coupable,  
Mais redevable aux soins de mes tristes amis,  
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.  
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée  
Nous allions confier votre tête sacrée,  
Madame, consultez (*Consulter* a ici le sens de *délibérer avec soi-même*, comme dans le vers 820 du *Cid* (acte III, scène III) : Je ne consulte point pour suivre mon devoir,) : maîtres (Il y a *maître*, au singulier, dans l'édition de 1697. Nous avons adopté la leçon beaucoup plus vraisemblable des éditions antérieures) de ce palais,  
Mes fidèles amis attendront vos souhaits ;  
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,  
Je cours où ma présence est encore nécessaire ;  
Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,  
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

## Scène XII

Atalide, Zaire.

ATALIDE

Enfin, c'en est donc fait ; et par mes artifices,  
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,  
Je suis donc arrivée au douloureux moment  
Où je vois par mon crime expirer mon amant.  
N'était-ce pas assez, cruelle destinée,  
Qu'à lui survivre, hélas ! je fusse condamnée ?  
Et fallait-il encore que pour comble d'horreurs,  
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?  
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie :  
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie.  
Moi seule, j'ai tissé le lien malheureux  
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.  
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée ?  
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,  
Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner !  
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ?  
Mais c'en est trop. Il faut par un prompt sacrifice  
Que ma fidèle main te venge et me punisse.  
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,  
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,  
Toi, mère malheureuse, et qui dès notre enfance  
Me confias son cœur dans une autre espérance,  
Infortuné Vizir, amis désespérés,  
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,  
Tourmenter à la fois une amante éperdue ;  
(Elle se tue.)  
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

ZAÏRE

Ah ! Madame !... Elle expire. Ô ciel ! En ce malheur,  
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur ?

**vousnousils**  
l'e-mag de l'éducation

[vousnousils.fr](http://vousnousils.fr)

**LE SITE DE RÉFÉRENCE**  
DE L'ACTUALITÉ  
ÉDUCATIVE

*Commentez les articles,  
discutez des grands thèmes  
d'actualité éducative,  
partagez sur les réseaux sociaux*



avec le soutien de :



© CAPITIM-LIGARAN 2023